plus ou moins tardif, condamne à se montrer avec des vêtements ayant une forme abandonnée par la mode.

Pour changer ses habitudes, préjudiciables à la la fois à l'économie et à l'élégance, il suffirait de se décider à prendre les costumes d'une femme d'esprit en acceptant avec indifférence les petites critiques qui se produiraient à l'origine de ce changement. Ce qu'il font éviter en toute circonstance, c'est la critique équitable, fondée sur la raison, formulée par les gens sensées. Mais qui donc pourrait blâmer une femme de ne pas dépasser le chiffre de ses ressources, pour montrer un grand nombre de ses toilettes diverses ? Ce ne sont ni les mères, ni les pères, ni les maris, ni les personnes raissonnables ; restent les femmes frivoles : pourquoi redouter le jugement des personnes dépourvues de jugement ? Faut-il dédaigner la raison pour se laisser conduire par l'extravagance, sacrifier le bien-être intérieur, détruire l'équilibre des dépenses, pour lutter avec quelques femmes dont on estime point le caractère, et dont on blâme la frivolité ? Singulier empire exercé par les plus fous sur les plus sages ! Etrange anomalie, qui réduirait nos actions les plus sensées à n'oser se produire, dans la crainte de s'attirer le blâme des personnes qui sont incapables de se conduire sensément !

(*A continuer.*)

L'INDUSTRIE DES CHEVEUX.

Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, la mode est un tyran qui se fait obéir. On a combattu, critiqué, ridiculisé sur tous les tons, ces frisures longues d'une aune, ces chignons gigantesques, ces queues de cheval flottantes dont les femmes à la mode s'affublent, depuis tantôt dix ans.—Rien n'y fait.

Les moralistes, les médecins, les pédagogues sont entrés en lice avec la grosse artillerie de leurs arguments. On a débité mille anecdoctes, et pour couronner la campagne le souverain pontife a déclaré qu'il ne bénirait jamais une tête de jeune femme à perruque.—Vains efforts.

Y a-t-il un seul chignon de moins, une anglaise ou un repentir moins extravagant, un cache folie, une tête à pointe, une Alexandra moins volumineuse ? Loin de là, le commerce des cheveux est plus florissant que jamais, et les prix montent comme une marée d'équinoxe. Tel coiffeur a des chalands qui payent un faux chignon $200 ! !

La France est, bien entendu, l'entrepôt général des postiches ; elle en exporte en Angleterre pour $35,000 ; l'Allemagne en reçoit presque autant. C'est la Bretagne qui fournit la plus grande quantité de cheveux aux marchés de Paris. Depuis l'invasion des Romains—dit Chateaubriand dans ses mémoires—les femmes gauloises ont vendu leur belle chevelure, pour orner des têtes moins favorisée par la nature ; et encore, à l'heure qu'il est, mes compatriotes bretonnes sacrifient cette parure, pour acquérir certains jours de foire des mouchoirs en soie de couleur.

Il y tous les ans dans les environs du château de Combourg en Bretagne, une foire aux cheveux qui se tient le 4 septembre au milieu d'un grand pré. C'est la fête du pays. Au milieu des saltimbanques, des bohémiens, des montreurs d'ours, ornements indispensables de ces fêtes, vous chercheriez en vain les foulards de l'Inde dont parle Chateaubriand.—Mais je laisse parler un témoin de cette foire qui me garantit la précision de ses souvenirs.

« J'aperçus enfin, tout à fait en dehors du village, à l'extrémité des tentes et des baraques, quelques charrettes couvertes de toile et cachées par les branches des noisetiers ; des petits paquets mystérieux et noués avec soin étaient entassées sur les charrettes ; les attelages étiques, attachés aux rayons de la roue, broutaient la belle herbe normande. J'avançai vers une des charrettes ; le propriétaire, homme gros et trapu, moitié paysan, moitié maquignon, était assis sur le timon de sa carriole. Il avait un certain air fripon, l'œil clignotant et le regard effronté ; il ouvrit un des paquets étalés devant lui, en sortit une demi-douzaine de mouchoirs de coton de couleur éclatante et les présenta les uns après les autres à une vieille paysanne, qui tenait une fillette de douze ans par la main.

Pendant que le marchand exaltait la beauté de sa cotonnade, on avait décoiffé l'enfant qui portait le bonnet ou la catiole du pays, pour laisser voir sa magnifique chevelure. M'étant approché du groupe, l'homme avait fini sa démonstration et je n'entendis que la réponse de la vieille.

«Un mouchoir n'est pas assez pour cette masse de cheveux !»

La petite fille, ne paraissant pas avoir d'opinion, regardait d'un œil avide les mouchoirs resplendissants.

«Je jure Dieu, dit le marchand après un silence, avec une voix doucereuse, que je ne puis pas offrir davantage sans y perdre ; j'ai déjà bien plus de cheveux noirs qu'il ne m'en faut, on ne veut que des cheveux blonds ; mais je vous ai promis un mouchoir et je tiens ma promesse, réfléchissez et vous viendrez me trouver tout à l'heure.» La vieille ne répliqua pas, arrangea les cheveux de l'enfant, les cacha sous la ca-